

Videnskabelige Meddelelser, ann. 1862.

Dansk Havetidende, par M. Bentzien, 1862, n^{os} 1 et 2.

11° De la part de M. Éd. Morren :

Bulletin de la Fédération des Sociétés d'horticulture de Belgique, 1862.

12° De la part de M. P. Sanguinetti :

Floræ romanæ Prodrromus alter, 1^{re} partie.

Portrait photographié de l'auteur.

13° De la part de la Société d'Horticulture et de Botanique de l'Hérault :

Annales de cette Société, t. III, n^o 3.

14° De la part de la Société Linnéenne de Maine-et-Loire :

Annales de cette Société, année 1862.

15° De la part de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers :

Mémoires de cette Société, année 1862, et année 1863, n^{os} 1 et 2.

16° En échange du Bulletin de la Société :

Journal de la Société impériale et centrale d'Horticulture, octobre 1863.

Bulletin de la Société impériale zoologique d'Acclimatation, octobre 1863.

L'Institut, novembre 1863, deux numéros.

M. J. Gay fait à la Société la communication suivante :

VOYAGE BOTANIQUE AU CAERNARVONSHIRE, DANS LE NORTH-WALES, FAIT EN AOUT 1862,

EN VUE D'UNE ÉTUDE PARTICULIÈRE

DES ISOËTES DE CETTE CONTRÉE, par M. J. GAY (1).

X.

Troisième épisode. — Visite à Ryde, dans l'île de Wight, et au parc du château royal d'Osborne.

Le 30 août, je pris à la station voisine de Milford le chemin de fer qui conduit à Portsmouth, pour me rendre le même soir à Ryde, sur la côte septentrionale de l'île de Wight, au moyen d'un bateau à vapeur correspondant avec le train qui m'avait amené.

(1) Voyez plus haut, pp. 270, 319, 382, 409, 420, et 462.

Ryde est une petite ville maritime où affluent les Anglais de l'intérieur, attirés par un climat plus doux (c'est la Provence de l'Angleterre), par une plage favorable aux bains de mer, et par les mille distractions que donne toujours le voisinage de l'Océan.

Ce n'est point un port, à proprement parler, car Ryde n'a point de bassin pour recevoir les navires, et la plage y est si basse, même à marée haute, que les bateaux à vapeur qui desservent la ville sont obligés de se tenir à un mille du rivage. Mais cela même est devenu un avantage pour les riverains, depuis qu'une compagnie a jeté sur ce long intervalle un large pont en bois (en anglais *pier*, jetée), aboutissant à une plus large plate-forme, également construite en bois, au pied de laquelle les navires peuvent accoster, au moins ceux d'un médiocre tirant d'eau. Ce pont permet de faire à pied sec, de jour et de nuit, et par tous les temps, une promenade d'un mille en mer, et c'est un des plus grands attraits que le séjour de Ryde fournit aux étrangers.

J'étais pas à Ryde à cause de Ryde, mais à cause d'Osborne, domaine privé de la reine Victoria, situé à peu de distance de là, sur la même côte de l'île de Wight, où je savais exister un beau sujet d'un Palmier chinois, cultivé en pleine terre et sans aucun abri, phénomène dont j'avais parlé historiquement dans un de mes derniers travaux (J. Gay, *Le Chamærops excelsa* Thunb. in *Bull. Soc. bot. de Fr.* VIII, pp. 410 et suiv., séance du 12 juillet 1861).

J'avais désiré prendre une connaissance personnelle de cet arbre intéressant, afin d'en tirer peut-être quelques nouvelles lumières, et, en tout cas, pour pouvoir confirmer, en qualité de témoin oculaire, les faits qui m'avaient été communiqués sur son compte par M. Toward, jardinier en chef de la reine, à Osborne (page 419 du tome VIII).

Le lendemain donc, 31 août, un bateau à vapeur me déposait à Cowes, d'où la première grille du domaine d'Osborne n'est distante que d'une demi-lieue à peine. Ne parlant pas facilement la langue des concierges, je fus obligé de frapper à plusieurs de ces grilles avant de trouver accès; mais à la troisième, enfin, sur le vu d'une lettre qui m'introduisait auprès du jardinier en chef, on me permit d'entrer. Un *boy* détaché me conduisit même jusqu'à la demeure de M. Toward, assez éloignée dans l'intérieur de ce vaste parc, et, M. Toward étant alors absent, chez le fermier du domaine, dont la maison était voisine. Celui-ci voulut bien m'accompagner dans les parties du parc où j'avais quelque chose à observer. L'absence de la reine, alors à Windsor, permettait d'y laisser circuler les visiteurs.

La première chose que je remarquai, à la porte même de M. Toward, fut un quinconce d'*Erica arborea*, dont les individus, hauts de 5 à 7 pieds, étaient encore couverts de millions de fleurs desséchées. Ils avaient donc fleuri au printemps, et supporté auparavant un nombre indéterminé d'hivers. Cela est bon à noter pour ceux qui savent qu'à Paris l'*Erica arborea* est une plante de serre.

Osborne est une création récente de la reine qui, à l'époque de son avènement (1837), a voulu avoir une résidence près du lieu de sa naissance, le château de la duchesse de Kent étant devenu trop étroit pour sa nouvelle condition. Le parc a donc été planté avec beaucoup d'art et sur une grande échelle. Les massifs d'arbres y abondent, et parmi les essences étrangères qui y figurent en abondance, il faut surtout noter le *Quercus Ilex*, qui y pousse avec une grande vigueur et qui y mûrit facilement ses glands, comme à Paris. Un autre arbre à citer, c'est le Chêne-Liége, dont une centaine de pieds existent dans le parc. Mais celui-là, plus délicat, à ce qu'il paraît, s'est beaucoup moins développé, de sorte qu'aucun des nombreux sujets n'a encore fructifié, pas même le plus ancien de tous, un arbre isolé d'environ 18 pieds de haut, que j'ai particulièrement examiné, et qui est situé entre le château et le grand réservoir. Cette stérilité actuelle de l'arbre fait qu'il m'est impossible d'en déterminer l'espèce. Suivant qu'il sera à maturation annuelle ou biennale, ce sera le *Quercus Suber* de la Méditerranée, ou l'espèce nouvelle que j'ai nommée *Q. occidentalis*, parce qu'elle est propre aux côtes de l'Océan, notamment à celles du golfe de Gascogne. Je répète que tous ces arbres sont jeunes, aucun d'eux n'ayant plus de vingt-six ans, et que, par conséquent, on chercherait vainement à Osborne ces arbres majestueux et séculaires qu'a enfantés le droit d'aînesse, et qui font le plus bel ornement de beaucoup de résidences aristocratiques anglaises.

L'individu du *Chamærops excelsa*, qui m'attirait particulièrement ici, envoyé de Chusan en 1849 par le jardinier-voyageur Fortune, a été planté dans la même année, en pleine terre, sur une des terrasses du château d'Osborne, à quelques mètres du palais, où il est exposé à tous les vents, particulièrement à ceux du nord-est, et où il produit un effet charmant, au milieu d'une corbeille de fleurs annuelles dont on le tient constamment entouré pendant la belle saison. J'ai dit ailleurs, d'après M. Toward (p. 419, déjà citée, du *Bulletin*), qu'après avoir été légèrement couvert pendant les deux ou trois premières années, cet arbre a, depuis, été laissé sans aucune protection, ce qui n'a pas empêché qu'il ne vécût jusqu'à ce jour, de manière à prendre une certaine taille arborescente et à fleurir quatre fois de suite dans ces dernières années (fleurs mâles), ce qu'il n'a pourtant pas fait en 1862, année de mon passage. L'arbre étant alors sans fleurs, je n'avais que deux choses à y chercher : la forme des feuilles et les dimensions du sujet. Les lobes des feuilles sont-ils dressés ou à sommet pendant, comme ils ont été figurés dans la planche 5224 du *Botanical magazine*? Je les ai trouvés roides et dressés, comme dans tous les individus de différente provenance que j'ai pu rencontrer en France. Relativement aux dimensions de l'arbre, M. Toward m'avait fourni, en 1861, les mesures suivantes :

Hauteur totale, y compris les feuilles terminales, 10 1/2 pieds anglais = 3^m, 20.

Circonférence du tronc, à la base, 3 1/2 pieds = 1^m,066.

La même, à 4 pieds au-dessus du sol, 3 pieds = 0^m,914.

J'ai voulu vérifier ces mesures, en les étendant à quelques nouveaux détails, et voici ce que j'ai obtenu, avec le concours de M. le fermier d'Osborne :

Hauteur totale, y compris les feuilles terminales, 9 pieds anglais = 2^m,74.

Hauteur du tronc, jusqu'au bourgeon terminal, sans les feuilles de la couronne terminale, 7 pieds = 2^m,13.

Circonférence du tronc, à la base, 3 1/2 pieds = 1^m,066.

La même, dans le milieu de sa longueur, 3 pieds = 0^m,914.

Circonférence de la tête de l'arbre, garni de ses feuilles, 15 pieds = 4^m,56.

On voit que les nouvelles mesures, là où elles ont eu le même objet que les anciennes, ne diffèrent qu'en un point. La hauteur totale de l'arbre serait de 10 1/2 pieds suivant M. Toward, et de 9 pieds seulement suivant moi. De quel côté est l'erreur ? Nous le saurons plus tard. Mais de cette divergence, donnant au même sujet une taille plus faible en 1862 qu'en 1861, je puis au moins conclure qu'en un an l'arbre n'a pris aucun accroissement quelconque. Il est resté stationnaire, et j'ai lieu de croire que s'il doit s'allonger ultérieurement, ce sera d'une bien petite quantité.

Je dois ajouter qu'en 1861 l'arbre était encore feuillé dès la base, et qu'en 1862 je l'ai trouvé défeuillé sur une longueur d'à peine 1 pied. Il est naturel qu'avec l'âge il se dépouille de plus en plus de ses feuilles inférieures.

Après le *Chamærops excelsa*, j'ai voulu voir les individus du *Chamærops humilis*, dont j'ai dit quelques mots dans la même notice, comme étant cultivés à Osborne en pleine terre, à la condition d'être couverts d'une cage en bois pendant la saison froide. Ces individus sont au nombre de deux et plantés dans le voisinage du *Ch. excelsa*, dans les mêmes circonstances d'isolement, sur une terrasse un peu plus élevée. Je les ai trouvés sans fleurs et tous les deux exactement de même taille. Leur tronc, cylindrique dans toute sa hauteur et feuillé au sommet seulement, mesuré dans sa partie dénudée 2 pieds 10 pouces (0^m,86) de long sur 1 pied 2 pouces (0^m,35) de circonférence.

Après cette excursion de curiosité scientifique, je revins le même jour à Ryde pour m'embarquer le lendemain soir à Southampton, et dire adieu à l'Angleterre. Je ne veux pas la quitter sans consacrer un mot à ce charmant arbuste qui, dans les nouvelles flores anglaises, porte le nom de *Tamarix anglica* Webb, et que j'ai rencontré à Ryde, fleurissant (pour la seconde fois?) le 31 août. M. Babington lui a prudemment attaché le signe †, indiquant qu'il est encore douteux si la plante a été introduite, ou si elle est vraiment indigène (*Man. of brit. bot.*, ed. 5^a, p. 119). Ce doute est quelque chose contre l'indigénat, mais ce n'est pas assez, et, suivant moi, la plante eut dû être marquée du signe *, annonçant une espèce certainement naturalisée, par conséquent d'origine exotique. Encore est-ce trop pour une plante

qui ne se trouve que très-dispersée sur la côte sud-ouest de l'Angleterre, et toujours dans le voisinage des habitations, comme je l'ai vue à Ryde, ou sur des terrains travaillés par l'homme. Tel est au moins le rôle qu'elle m'a paru jouer sur toute la côte de France, depuis Cherbourg jusqu'à Arcachon, où seulement elle commence à devenir indigène. Et là même, ce n'est point une espèce qu'on puisse distinguer du *Tamarix gallica* méditerranéen, quoique de là (je parle d'Arcachon) soient partis les échantillons vivants sur lesquels Webb a établi son *Tamarix anglica*. Les caractères dont s'appuie l'auteur pour distinguer sa nouvelle espèce (*Ann. des sc. nat.*, 2^e série, t. XVI, ann. 1841, p. 265. — Hook., *Journ. of bot.* III, p. 430, t. 15), ne sont, pour moi, après un long et sérieux examen, qu'une des formes sous lesquelles se montre le disque hypogyne très-variable du *Tamarix gallica*.

XI.

Note sur les Chênes-Lièges cultivés en Angleterre.

Dans un mémoire que j'ai publié il y a quelques années, pour distinguer dans le Chêne-Liège du commerce deux espèces parfaitement distinctes (*Ann. des sc. nat.*, 4^e série, t. IV, 1857), j'avais avancé l'opinion, fondée sur la géographie des deux espèces, que le *Quercus Suber*, fréquemment mentionné par les auteurs d'arboriculture anglaise, devait appartenir, non au vrai *Q. Suber* du bassin de la Méditerranée, mais à l'arbre du sud-ouest de la France, que je distinguais comme espèce nouvelle, sous le nom de *Q. occidentalis*.

Loudon ayant signalé deux arbres du *Cork-Oak* anglais, particulièrement remarquables par leur taille et leur grand âge : l'un à Mamhead dans le Devonshire, l'autre à Sammerstown près Cork, en Irlande (*Arboret. et Fruticet. brit.* III, 1838, p. 1916), j'avais formé le projet de mettre à profit mon voyage d'Angleterre pour aller visiter sur place ces deux arbres, qui devaient rester un problème pour moi tant que j'ignorerais le caractère de leur maturation annuelle ou biennale. Différentes circonstances m'ont empêché d'accomplir ce projet, et je suis revenu du Caernarvonshire sans passer par l'Irlande ni par le Devonshire. Mais j'avais laissé mon problème dans les mains de M. Babington, qui devait bientôt me donner une solution, au moins partielle, de la question. J'ai effectivement reçu de lui, en décembre 1862, des échantillons récoltés peu de jours auparavant à Summerhill (c'est ainsi que M. Babington écrivait alors le nom) près Cork, par M. Isaac Carroll, botaniste de cette dernière ville. Ces échantillons, parfaitement caractérisés par leur maturation biennale, appartenaient, sans aucun doute, à mon *Quercus occidentalis*, et ils justifiaient ainsi parfaitement mes prévisions de l'an 1857. M. Babington a déjà rendu compte de ce fait dans *Seemann's Journ. of bot.*,

febr. 1863, p. 56, où le nom de lieu est écrit *Summertown*, ce qui est probablement la seule vraie orthographe.

Peu de temps après, M. Babington, poursuivant obligeamment la même enquête, m'a envoyé un autre échantillon d'un *Cork-Oak*, reçu de Forres, petite ville d'Écosse, à 3 lieues d'Elgin, comté de Murray, lat. 57°, 30'. L'arbre unique, cultivé en cet endroit, a aujourd'hui 16 pieds de haut; il fructifie sans mûrir ses glands (comme aussi l'arbre antique de Summertown, en Irlande), et il provient, dit-on, de glands recueillis sur un arbre cultivé à Fulham près de Londres. La latitude avancée, sous laquelle croît la plante de Forres, me faisait vivement désirer de pouvoir déterminer l'espèce avec une entière certitude. Mais l'état insuffisant de l'échantillon n'a pas permis un jugement positif. J'ai tout lieu de présumer cependant qu'il appartient encore à mon *Q. occidentalis*.

Il en est de même d'un autre échantillon que M. Bernard Verlot a bien voulu récolter pour moi, en septembre 1862, sur un *Cork-Oak* du jardin de Kew. Cet échantillon ne saurait être confondu qu'avec le *Q. Pseudosuber* de Santi. Mais on me dit que l'arbre a l'écorce aussi profondément subéreuse que l'est celle du vrai *Q. Suber*, et dès lors il ne saurait appartenir qu'au *Q. occidentalis*, puisque la maturation biennale y est parfaitement caractérisée.

Ainsi se confirme de plus en plus la présomption que le vrai *Q. Suber* manque jusqu'ici dans les cultures anglaises, et que l'arbre qu'on a pris pour tel, chez nos voisins, est une autre espèce très-distincte, celle que j'ai nommée (*l. c.*) *Q. occidentalis*. J'ai lieu de croire que le climat d'Angleterre est tout à fait contraire à la première de ces espèces, comme l'est déjà celui de Paris.

APPENDICE.

(Janvier 1864.)

Supplément au chapitre V ci-dessus.

J'ai énuméré plus haut (p. 420 et suiv.) tous les bassins du Caernarvonshire qui, jusqu'à la fin de 1862, avaient fourni à mon herbier quelque échantillon de l'une ou l'autre espèce d'*Isoètes*. Comprenant combien ce catalogue devait être incomplet, vu le grand nombre de lacs inexplorés qu'offrait la carte du pays, j'ai stimulé John Roberts à multiplier ses courses, pour remédier à cette insuffisance et pour élargir autant qu'il serait possible la base topographique de mon travail. Je lui avais signalé le mois de décembre comme étant la saison la plus favorable pour ces nouvelles recherches (pour la raison que j'ai indiquée plus haut, p. 427, n° 2). Mon excellent auxiliaire s'est donc mis récemment en campagne, et, le 24 décembre 1863, j'ai reçu de lui un quatrième envoi d'*Isoètes* vivants, qu'il avait récoltés du 7 au 19 de ce même mois de décembre. Sur douze localités qui sont représentées dans cet envoi, deux seulement étaient déjà connues : Cwm-y-Glo (*supra*, p. 420,

n° I) et Llynian-Mymbyr (*supra*, p. 423, n° VIII). Dans la première, visitée le 19 décembre, John Roberts a récolté 52 échantillons, dont la majeure partie (sans doute recueillie après triage), me semble appartenir à l'*I. echinospora*. De la seconde localité, abordée le 15 décembre, j'ai reçu 14 échantillons qui rentrent indubitablement dans l'*I. lacustris*. Les dix autres localités, étant entièrement nouvelles, constituent une importante addition à ce que j'ai dit plus haut de la statistique isoëtique du Caernarvonshire, et je vais les enregistrer méthodiquement, en continuant la série des vingt localités précédemment énumérées.

XXI. Marchlyn-Mawr. — Petit lac sur le plateau qui sépare le Llyn-Padarn de la vallée du Nant-Francon inférieur. — Date de la récolte : 12 décembre 1863. — Résultat : 12 échantillons de l'*I. lacustris*.

XXII. Llyn-Dulyn. — Dans les montagnes qui encaissent le Nant-Francon, à l'est, du côté du Denbigshire : 7 décembre 1863 ; 12 échantillons de l'*I. lacustris*.

XXIII. Melynlyn. — Près et au sud du lac précédent, dans la même chaîne de montagnes : 7 décembre 1863 ; 7 échantillons de l'*I. lacustris*.

XXIV. Llyn-Eigiau. — Au sud-sud-est du précédent et dans le même pâté de montagnes : 7 décembre 1863 ; 17 échantillons de l'*I. lacustris*.

XXV. Ffynnon-Llugwy. — Au sud du Melynlyn et à l'ouest-sud-ouest du Llyn-Eigiau, dans les mêmes montagnes : 14 décembre 1863 ; 6 échantillons de l'*I. lacustris*.

XXVI. Ffynnon-y-Lloer. — Droit à l'ouest du précédent et droit au nord du Llyn-Ogwen, toujours dans le même pâté de montagnes : 14 décembre 1863 ; 2 échantillons de l'*I. lacustris*.

XXVII. Llyn-cwm-Orthin. — Petit lac, dans les montagnes de Cnict, au nord de Moelwyn, dans le Merionetshire, à l'orient et à peu près sous la latitude de Beddgelert (voy. la feuille 75 de l'*Ordnance-map*) : 10 décembre 1863 ; 18 échantillons d'*I. lacustris*.

XXVIII. Llyn-cwm-Strallyn (d'après J. Roberts); *Ystrallyn*, d'après l'*Ordnance-map*, feuille 75 ; *Straetlyn*, d'après la carte du *North-Wales* de J. et E. Walker. — Lac de 1 mille de longueur, dans les montagnes à 3 ou 4 milles au sud-ouest du bourg de Beddgelert, sur le versant sud du mont Moel-Hebog, frontière du Merionetshire : 11 décembre 1863 ; 18 échantillons d'*I. lacustris*.

XXIX. Llyniau-cwm-Silyn. — Deux petits lacs, chacun d'un quart de mille de longueur, dans les montagnes, à quelques milles à l'ouest un peu nord de Beddgelert : 17 décembre 1863 ; 10 échantillons d'*I. lacustris*.

XXX. Llyniau-Nant-y-Llef. — Deux lacs, chacun de 1/2 mille de longueur, quelques milles droit à l'ouest du Snowdon, dans le haut de la vallée formée par la rivière Afon-Llyfni, un peu au nord du Llyniau-cwm-Silyn, et

recevant les eaux de ces deux derniers lacs (voy. la feuille 75 de l'*Ordnance-map*) : 16 décembre 1863 ; 2 échantillons d'*I. lacustris* (1).

M. Prillieux fait à la Société la communication suivante :

OBSERVATIONS SUR UNE FEUILLE GEMMIPARE DE *BEGONIA*,
par M. Éd. PRILLIEUX.

Il y a bientôt quarante ans que Turpin décrivait avec détail et dessinait (2) une feuille d'*Ornithogalum thyrsoïdes*, couverte sur les deux faces d'un très-grand nombre de bourgeons adventifs. Depuis cette époque, plusieurs faits analogues ont été signalés, et la culture profite même aujourd'hui, pour la multiplication de diverses plantes, de la propriété qu'ont leurs feuilles de produire, dans certaines conditions, des bourgeons adventifs.

Les *Begonia*, le *Begonia Rex* surtout, dont les très-nombreuses variétés sont cultivées pour la beauté de leur feuillage, peuvent être cités parmi les plantes que l'on multiplie le plus communément dans les serres par ce procédé.

Rappelons brièvement comment on opère le plus ordinairement : on coupe une feuille en tranchant le pétiole à une distance d'environ 2 centimètres du limbe, puis on coupe transversalement toutes les nervures en laissant une largeur d'environ 2 centimètres entre les coupures successives. Cela fait, on enfonce le pétiole en terre et on applique le limbe par sa face inférieure sur le sol, en l'y fixant avec des épingles de bois. Après un certain temps, de tous les points où l'on a coupé les nervures, naissent sur la feuille des bourgeons adventifs (3).

C'est dans des conditions sinon semblables, du moins jusqu'à un certain

(1) *Note de la Commission du Bulletin*. — Les lignes que l'on vient de lire sont les dernières (destinées à l'impression) qu'ait tracées, d'une main déjà affaiblie par la maladie, notre vénéré confrère M. J. Gay ; elles prouvent avec quelle ardeur et quel soin scrupuleux il a travaillé jusqu'à l'heure suprême de sa vie. La mort, qui l'a ravi à notre profonde affection le 16 janvier 1864, ne lui a pas permis de revoir, au moment de la composition, les chapitres VII à XI du récit de son voyage et cet appendice qui le termine. Par respect pour la mémoire de notre excellent maître et ami, nous publions la fin de son manuscrit telle qu'elle nous a été remise après sa mort par son digne fils M. Ch. Gay. Nous n'avons pas même cru devoir faire disparaître quelques légères imperfections de rédaction, de peur d'altérer le sens précis que M. J. Gay, avec la rigoureuse exactitude qui le caractérisait, attachait à chacune de ses expressions.

(2) Turpin, *Mém. du Muséum*, t. XVI ; *Organographie végétale*, pp. 55 et 170 ; pl. 10.

(3) On ne traite pas de la même façon le *B. ricinifolia*. Dans cette plante la multiplication se fait, soit à l'aide de morceaux de limbe attachés à une nervure et qu'on plante en terre par la nervure, soit par le pétiole à la base duquel il se forme sous terre un bourrelet d'où naissent un certain nombre de bourgeons adventifs. On peut recouper plusieurs fois le pétiole et déterminer la production de plusieurs séries de bourgeons. Quand le limbe se trouve très-rapproché de terre, on y voit naître des bourgeons autour du sommet du pétiole.